

l'atelier documentaire
présente



BARAIL

un film de Denis Cointe

Son Laure Carrier / montage Antoine Boutet / mixage Loïc Lachaize / étalonnage Yannig Willmann
une production de l'atelier documentaire Fabrice Marache, Raphaël Pillosio, Emeline Bonnardet, Nina Julien
avec le soutien de la région Nouvelle-Aquitaine, du Centre national du cinéma et de l'image animée,
de la DRAC Nouvelle-Aquitaine, avec la participation de TV7.

Synopsis

Au sein de la Maison d'Accueil Spécialisée Le Barail, un jardin offre désormais un paysage à ses habitants. Dans cet enclos protecteur, dans la lenteur, les parfums, les lumières, ils écoutent les bruits du monde. Ils sont avec leur corps comme un grand récepteur.

Barail est une expérience sensible, en dehors du langage, une rencontre avec des femmes et des hommes éloignés de nos regards.



Note du réalisateur

La Maison d'Accueil Spécialisée Le Barail APAJH est un lieu de vie, en Gironde, qui accueille des personnes adultes en situation de polyhandicap. Cinquante personnes vivent à l'année dans cet établissement et autant y travaillent chaque jour.

En septembre 2015 j'entre dans la MAS, comme on dit. Christine Julienne, cheffe de service, cherche alors une équipe artistique pour mener un vaste projet d'aménagement des espaces extérieurs autour de l'idée de chemin sensoriel. Durant trois années, avec le plasticien Laurent Cerciat, le paysagiste Fabrice Frigout et la réalisatrice sonore Laure Carrier, avec les habitants, leurs familles et les professionnels, ensemble nous avons créé un ailleurs, prenant la forme d'un jardin artistique — une collection de plantes médicinales et aromatiques côtoient des installations plastiques et sonores. Le film *Barail* (qui signifie enclos en gascon) trouve son origine dans cette histoire mais il ne la raconte pas.

Faire un film avec les habitants du Barail, c'est d'abord se confronter à la question de l'image. Une image recouverte par la construction sociale et politique du handicap, une identité disqualifiée. Le jardin est devenu le lieu du tournage qui s'est déroulé de 2019 à 2021. Les séances de découverte sonore animées par Laure Carrier ont constitué la situation pour filmer ces femmes et ces hommes — recueillir leur présence, comme un éclat, dans ces moments où ils écoutent le monde avec leur corps, en dehors de tout attendu social, en dehors des mots. Il s'agissait de retrouver une image et la beauté.



Quelques mots sur le film

En quelques plans, Denis Cointe nous introduit dans un jardin luxuriant plongé dans un épais silence, vite rompu par des notes tenues mêlées au chant des oiseaux. Comme une musique intérieure, ces sons accompagnent un long plan fixe qui expose une femme en fauteuil roulant, la main enveloppée dans un chiffon. Quand une voiture passe en trombe à l'arrière-plan, le bruit du moteur reconfigure en son direct ce qu'on entend. Nous reviennent alors les premières images qui campaient le décor et la présence de baffles disséminées dans le microcosme verdoyant. Elles constituent des points d'écoute de pièces sonores créées par des compositeurs contemporains (Alessandro Bossetti, Felix Blume...). Barail avance par plans fixes au cœur de ce jardin, découvrant un à un ses occupants aux lourds handicaps en situation d'écoute. La frontalité et la durée des plans transforment l'image en miroir, organisent un « corps à corps » avec nous, spectateurs, nous ramenant à l'extrême fragilité de ces résidents. Le vacarme assourdissant d'un avion brise à nouveau la quiétude de ce paysage sonore et visuel. Il signale la brutalité du monde extérieur et souligne en contrepoint la délicatesse de cet endroit protégé, où les occupants vivent en harmonie avec la nature et s'épanouissent parmi les fleurs. Happés par les mouvements de ces paysages sonores – dans l'un d'eux, pour exemple, le tintinnabule de cloches fait croire à la proximité dans le jardin d'un troupeau de chèvres –, nous guettons sur les visages le moindre signe de plaisir, de contentement ou de préférence. Ainsi, plus qu'à contempler, Barail nous invite à partager avec eux une écoute, à en faire l'expérience, établissant notre regard en façonnant notre oreille, appelant de notre part ce que le jardin et ses résidents requièrent : de l'attention. Un album photo nous plonge dans des souvenirs d'enfance. Barail, le nom de ce jardin d'Eden, est le refuge idéal d'existences vulnérables et hors langage, des plantes aux enfants que nous avons tous été.

Claire Lasolle, programmatrice au FIDMarseille

Entretien

Après la vallée de Ouzoum (2018), vous filmez un territoire plus circonscrit dans Barail, un jardin et ses habitants. Dans quel cadre avez-vous réalisé ce film ?

Ouzoum regardait un paysage immense, une vallée et ses montagnes. J'y cherchais la trace de fantômes. Dans Barail, je filme des êtres bien vivants dans une toute petite parcelle, un jardin, dans un lieu de vie nommé la Maison d'Accueil Spécialisée Le Barail. Un établissement où vivent une cinquantaine de personnes nécessitant un accompagnement et des soins quotidiens. J'ai rencontré ce lieu et ses habitants à travers la création d'un jardin à laquelle j'ai participé. Le film trouve son origine dans cette histoire mais il ne la raconte pas.

Comment ce jardin a-t-il été créé et quel était le dispositif d'écoute par rapport au son ?

L'établissement souhaitait proposer à ses résidents un ailleurs, autour de l'idée de chemin sensoriel. De 2016 à 2019, avec le plasticien Laurent Cerciati, le paysagiste Fabrice Frigout et la réalisatrice sonore Laure Carrier, nous avons créé un jardin artistique – une collection de plantes médicinales et aromatiques côtoie des installations. Une sculpture en bois, le « Bower Bird », en référence à l'oiseau jardinier, accueille des paysages sonores des hauts plateaux d'Amazonie et le « Salon Rouge » où se dégustent fraises, framboises et myrtilles, donne à entendre des chants rares, bigourdan, peul ou encore vietnamien.

Quelle est la source des sons divers écoutés et comment les avez-vous choisis ?

A côté des installations du jardin, Laure Carrier mène des séances individuelles de découvertes sonores. Ces écoutes se déroulent habituellement dans une pièce, pour le film nous les avons déplacées dans le jardin. Laure diffuse et mixe dans l'instant des sons en fonction de chaque personne dont elle connaît la sensibilité. Ces sons proviennent de créations sonores comme celles de Félix Blume ou encore de Chris Watson et d'enregistrements audio-naturalistes comme ceux de Fernand Deroussen par exemple. Laure fait écouter également ses propres réalisations. Le film se structure principalement autour de ses séances d'écoute et les sons entendus constituent les extraits de ces moments.

Comment avez-vous travaillé avec les résidents dans la Maison d'Accueil Spécialisée Le Barail ?

Nous avons un rapport direct avec les résidents et une relation forte s'est tissée au fil des années. Même s'ils n'ont pas l'usage du langage, la communication est manifeste. Ils sont avec leur corps comme un grand récepteur. Tout leur parvient sans filtre. Avec certains habitants, durant le tournage, il y avait une réelle connivence, avec d'autres personnes la relation était différente, plus discrète, parfois juste un échange de regard. Et tout s'est construit bien sûr à partir de leur désir d'écoute. Ces moments et le jardin nous réunissaient, nous en faisons ensemble l'expérience.

Vous filmez la plupart du temps frontalement, en plans fixes, avec une certaine proximité avec les protagonistes et une attention particulière à la nature, la lumière, les couleurs. Quels étaient vos partis pris pour dessiner ces paysages sonores ?

Je filme dans la durée, sans doute avec un regard pictural. J'ai composé ces plans-séquences comme des tableaux pour donner à voir ces personnes, leur corps, dans un écrin. Dans Barail, le son est un paysage qui rencontre à l'image un autre paysage qui se reflètent dans les visages.

Assis ou déambulant dans le jardin, quasi sans paroles, leur présence, leur liberté est une évidence à l'image, invitant à une expérience de l'œil et de l'oreille. Rejoint-elle votre projet initial ?

Si leur présence vous apparaît comme une évidence alors je suis apaisé. Tout l'enjeu du film était de révéler cette présence, sans intermédiaire, sans médiation et en dehors du langage, en dehors des mots, dans une expérience artistique purement sensible. Pourquoi ? Pour se rapprocher de ces femmes et de ces hommes. Être un moment avec eux, les regarder écouter le monde, l'écouter avec eux et alors peut-être recevoir leur éclat.

Certains caractères reviennent, d'autres apparaissent. Comment avez-vous réfléchi au montage avec Antoine Boutet ?

Barail repose essentiellement sur un dispositif. À partir de cette contrainte forte, avec Antoine Boutet nous avons tenté de construire une progression. Plan après plan quelque chose devait se déplier dans l'expérience du regard et de l'écoute chez le spectateur pour susciter une rencontre. Nous avons cherché un rythme à l'intérieur de chaque séquence et dans leur agencement. C'est un montage organique.

Barail, ce jardin, refuge dans la nature pour ses habitants, semble réaliser une utopie. Qu'en pensez-vous ?

Foucault définissait le jardin comme une hétérotopie heureuse et universalisante : la plus petite parcelle du monde (un enclos, un barail en gascon) et la totalité du monde. Comme dans la vallée de l'Ouzoum, à l'intérieur du jardin du Barail nous rejoignons le grand tout, dans une commune humanité, dans ce qui constitue sans doute encore un espace de liberté.

Propos recueillis par Olivier Pierre dans le cadre de la 33ème édition du FIDMarseille

Pour en savoir plus, vous pouvez retrouver en ligne une interview enregistré par l'équipe de Radio Grenouille à l'occasion du festival, dans laquelle vous pourrez entendre le réalisateur Denis Cointe, accompagné de Laure Carrier, la réalisatrice sonore qui a sélectionné et diffusé les sons de ces expérimentations sensorielles et poétiques:

<http://www.radiogrenouille.com/fidplus/2022/07/entretien-avec-denis-cointe-et-laure-carrier-pour-barail/>

Fiche technique

Données techniques

Genre: documentaire

Durée: 51 mins

Couleur - DCI 1.89 - Stéréo

Format original: 2k

Format de diffusion: DCP, Fichiers numériques

Langue originale du film: française

Versions sous-titrées: française, anglaise, espagnole

Date de production: 2022

Pays de production: France

Crédits

Réalisation / Image: Denis Cointe

Montage: Antoine Boutet

Son: Laure Carrier

Mixage son: Loïc Lachaize

Etalonnage: Yannig Willmann

Production / Distribution

L'atelier documentaire

Fabrice Marache

30 rue porte de la monnaie

33800 Bordeaux

diffusion@atelier-documentaire.fr

www.atelier-documentaire.fr

Avec le soutien

De la région Nouvelle Aquitaine,

Du Centre national du cinéma et de l'image animée,

De la DRAC Nouvelle-Aquitaine,

Avec la participation de TV7

Denis Cointe

Après une expression picturale menée jusqu'en 2005 et un travail en photographie et vidéo, Denis Cointe s'engage vers la réalisation de films et de spectacles/performances. Il a fondé la compagnie Translation et a mis en scène deux textes inédits de Marie NDiaye (*Die Dichte* et *Délivrance*) et un poème de Jean-Christophe Bailly (*Blanc sur noir*), autour de présences fantomatiques. Ses films *Y penser sans cesse* (2011) et *Ouzoum* (2016) ont recueilli les traces de disparus, dans les paysages berlinois et pyrénéens. Il est membre de l'ensemble de musique contemporaine de Didier Lasserre « Silence was pleased » (Aylar records).

Ouzoum

47 min, France, 2018

Musique Didier Lasserre et Beñat Achiary

Production : l'atelier documentaire avec le soutien de la région Nouvelle-Aquitaine et de la Procirep // Première internationale festival Bogota MIDBO

Un paysage comme une peinture, une fascination pour les lumières d'une montagne, contemplant cette image, je filme une vallée isolée d'apparence immuable, Ouzoum.

Je filme pour y être.

Et l'image se fissure et se creuse, des voix, des visages hantent cette terre.

Y penser sans cesse

30 min, France - Allemagne, 2011

Texte voix Marie NDiaye

Production : le Groupe de Recherches et d'Essais Cinématographiques //

Première internationale Kasseler Dokfest – Kassel.

Un visage se dessine sur la vitre d'un transport en commun berlinois tandis que la voix douce d'une femme répond à la question posée par son enfant : Qui es-tu ?

Des fantômes surgissent et nous accompagnent dans cette ville étendue.